

Resources for Feminist Research/ Documentation sur la recherche féministe. Numéro spécial : « Feminist Qualitative Research/ Féminisme et recherche qualitative », 8, 1/2, 2000, 325 p.

Manon Tremblay

Volume 15, numéro 1, 2002

Science, ingénierie et technologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000781ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000781ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, M. (2002). Compte rendu de [**Resources for Feminist Research/ Documentation sur la recherche féministe**. Numéro spécial : « Feminist Qualitative Research/ Féminisme et recherche qualitative », 8, 1/2, 2000, 325 p.] *Recherches féministes*, 15(1), 166–168. <https://doi.org/10.7202/000781ar>

des auteures est de rendre visible le travail des aides familiales, dans une optique de sensibilisation populaire. Les styles d'écriture et de présentation sont très accessibles et intéressants. On veut que les lectrices et les lecteurs vivent des émotions et réfléchissent sur les conditions de vie et de travail des travailleuses en maison privée. Ce document a ainsi le grand mérite de présenter tout un pan occulté de la réalité des femmes québécoises et de contribuer à la reconnaissance des travailleuses en maison privée. Il ouvre plusieurs pistes de réflexion sur la condition féminine en général et pourrait inspirer de nouvelles recherches.

JOËLLE PAQUET
Département d'anthropologie
Université Laval

—● **Resources for Feminist Research/
Documentation sur la recherche féministe.**
Numéro spécial : « Feminist Qualitative Research/
Féminisme et recherche qualitative », 8, 1/2, 2000, 325 p.

Une idée suggère que la recherche féministe entretient des rapports privilégiés avec l'expérience quotidienne — le « vécu ». Ce numéro spécial de *Resources for Feminist Research/Documentation sur la recherche féministe*, dirigé par Linda Cullum et Diane Tye de la Memorial University of Newfoundland, en est un exemple : il résulte de la prise de conscience d'un écart entre, d'une part, ce dont dispose l'orthodoxie concernant la méthodologie de la recherche et, d'autre part, les expériences multiples et diversifiées auxquelles fait face sur le terrain la chercheuse féministe qui recourt à une démarche qualitative. En d'autres mots, ce collectif se propose d'explorer le questionnement suivant : pourquoi la théorie et la pratique de la recherche féministe ne sont-elles pas toujours en parfaite harmonie ?

Ce numéro spécial compte treize articles écrits par des universitaires australiennes et canadiennes-anglaises. Ensemble, elles englobent un large éventail de thèmes et de disciplines des sciences humaines et sociales : l'anthropologie, la criminologie, l'économie, l'éducation, les sciences politiques, la sociologie, entre autres. Le numéro offre ainsi un regard multidisciplinaire — mais non interdisciplinaire, au contraire de ce que prétendent les directrices de publication — sur les méthodes qualitatives en matière de recherche féministe. Les articles consistent en des études de cas, aucun ne pouvant prétendre offrir une réflexion de fond sur la démarche qualitative en fait de recherche féministe. Là réside probablement la plus grande faiblesse de cette publication.

La principale préoccupation de ce numéro spécial est de poser un regard critique sur l'harmonisation entre, d'une part, ce terreau de la recherche que constitue l'université (par exemple ses divisions disciplinaires, les règles de la démonstration scientifique, les exigences en matière de financement et de publication) et, d'autre part, les principes et les pratiques de la recherche féministe. Le monde universitaire n'étant pas *de facto* un environnement sympathique à la recherche féministe (quoiqu'il n'y soit pas non plus nécessairement hostile), les questions soulevées par les divers articles sont très stimulantes, certes, mais également ambitieuses. Par exemple, la question est explorée

quant à savoir si le féminisme peut changer la recherche et, le cas échéant, comment et pour déboucher sur quoi. Les méthodes qualitatives en ce qui concerne la recherche féministe sont-elles plus aptes à servir l'objectif d'égalité que les autres démarches méthodologiques ? En raison des préceptes qui animent la recherche féministe, la chercheuse qui s'en réclame doit-elle satisfaire à des critères éthiques additionnels auxquels n'auraient pas à répondre les chercheurs qui s'inspirent d'autres perspectives de recherche ? Comment aborder et expliquer la recherche féministe, et en débattre, dans les enseignements, le tout sans oublier les défis qu'elle soulève ?

Ces questionnements sont de taille et ne trouvent pas de réponse définitive dans les pages de l'ouvrage recensé. Cela est heureux puisque, autrement, ce serait signer la fin de la capacité critique du féminisme en matière de recherche. En fait, l'apport de ce numéro spécial est bien plutôt de stimuler la réflexion critique à propos de la recherche féministe qualitative. Comme le mentionnent Cullum et Tye en introduction, les articles « challenge the notion that there is one « best » or « right » way to conduct qualitative research, or that it is a simple process » (p. 10). En effet, les articles remettent en question l'idée, très présente parmi les étudiantes et les étudiants et même parmi les membres du corps professoral, à savoir qu'il existerait une bonne façon de procéder dans le domaine de la recherche. Le collectif dont il est ici question a le mérite non seulement de redorer le blason de la perspective féministe et de la démarche qualitative dans l'univers de la recherche, mais aussi de mettre à mal cette idée fondamentaliste selon laquelle il y aurait une — et une seule — manière de produire des connaissances. Le collectif dirigé par Cullum et Tye plaide plutôt pour la flexibilité et la créativité concernant la recherche, ce qui n'est toutefois pas synonyme de faire n'importe quoi, n'importe comment !

Personnellement, j'aime imaginer la recherche comme un exercice de créativité culinaire : mon but étant de séduire les palets, il me revient d'élaborer un menu invitant, de choisir parmi une pléiade d'ingrédients et d'outils ceux qui m'assisteront le mieux dans la poursuite de mon projet, de savoir les marier intelligemment, d'en doser minutieusement les quantités puis la cuisson et, finalement, de présenter des plats qui convaincront les personnes que j'aurai invitées de s'asseoir à table. Il n'y a pas une bonne façon de faire la cuisine quoique, ultimement, il y ait le sourire de la satisfaction des gens à notre table. De même, il n'existe pas une bonne façon de faire de la recherche quoique, en fin de compte, il y a production d'un savoir crédible et à même de changer et d'améliorer les expériences collectives des femmes.

Ayant dit cela, je ne peux passer sous silence avoir été agacée par les sempiternelles excuses d'un Canada anglais qui cherche à gérer son malaise par rapport à l'exclusion de la francophonie : « We especially regret that, despite our best efforts, this issue contains no papers by aboriginal or francophone authors » (p. 10). *Primo*, le parallèle établi entre les autochtones et les francophones est révélateur, en soi, de l'identité dominante que se donne une certaine anglophonie canadienne. *Secundo*, s'agissant précisément de la francophonie, son absence est troublante en ce que, dans les faits, il existe toute une brochette de chercheuses francophones qui, comme leurs collègues anglophones, réfléchissent sur les défis que pose la jonction entre la théorie et la pratique en matière de recherche féministe. L'appel de textes ne les aura malheureusement pas rejointes. *Tertio*, cette absence est fort regrettable, car là aurait été l'occasion de mettre au jour une réalité qu'étoffe la rectitude politique du discours dominant : faire de la recherche féministe en français au Canada engendre des défis et favorise une prise de conscience quant à l'identité minoritaire de la francophonie qui ne peuvent être sans teinter

l'analyse et l'interprétation des résultats. Me référant à mes propres expériences de recherche féministe qualitative auprès de parlementaires fédérales, je ne peux compter les fois où mon interlocutrice, alors que je l'interrogeais sur la représentation politique des femmes, a jugé pertinent d'établir un lien entre le statut minoritaire des femmes et celui des francophones au sein de l'espace politique fédéral. Je doute qu'une chercheuse anglophone ait bénéficié à répétition de la même argumentation.

En somme, bien que ce numéro spécial n'apporte aucune contribution de fond à la réflexion sur la recherche féministe qualitative, il offre moult témoignages et illustrations à même de bonifier nos enseignements concernant la méthodologie féministe.

MANON TREMBLAY

Centre de recherche sur Femmes et politique
Université d'Ottawa

● **Mariette Sineau**

*Profession : femme politique. Sexe et pouvoir
sous la Cinquième République.*

Paris, Presses de sciences po, 2001, 305 p.

Lorsqu'il est question de participation politique des femmes, la France est un cas d'espèce tout à la fois déroutant et fascinant. Déroutant, car le terrain où s'est déployée l'une des grandes révolutions fondatrices de la modernité démocratique a été, et reste, la lanterne rouge de l'Europe en matière de présence féminine en son parlement national : en novembre 2001, la France compte 10,9 % de femmes à l'Assemblée nationale, juste un peu plus qu'à la Chambre des députés de l'Italie (9,8 %) et de la Grèce (8,7 %). Fascinant, car elle sait être le théâtre d'acrobaties philosophiques et théoriques : dans le débat sur la parité, la France est passée d'une compréhension restrictive de l'universalisme républicain, où le citoyen n'avait pas de sexe, pas d'âge, pas de couleur de peau, etc., à une compréhension inclusive, où l'universalisme s'accommode maintenant de la reconnaissance du caractère dual, bisexué ou, en d'autres mots, universellement sexué de l'humanité.

Politologue et directrice de recherche au Centre national de la recherche scientifique, Mariette Sineau est spécialiste de la participation des femmes à la vie politique française. Elle a publié de nombreux articles et ouvrages, dont *Des femmes en politique* (Economica, 1988) et *Mitterrand et les Françaises. Un rendez-vous manqué* (Presses de sciences po, 1995, en collaboration avec Jane Jenson). Elle s'est aussi intéressée au cas du Québec dans *Droits des femmes en France et au Québec* (Les éditions du remue-ménage, 1993, en collaboration avec Évelyne Tardy).

L'objectif premier de *Profession : femme politique* est « d'analyser le lent processus d'inclusion des femmes dans la République, cinquième du nom » (p. 20). Pour cela, Mariette Sineau privilégie l'étude des caractéristiques sociologiques des élites féminines ainsi que les filières qu'elles ont empruntées pour accéder à ce qu'elle qualifie de « République unisexe » (p. 19). L'ouvrage comporte deux parties : la première traite de la période 1958-1995, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Jacques Chirac au palais de l'Élysée, alors que la seconde englobe le septennat de ce dernier – donc les gouvernements